

## Propos d'Emmanuel Demarcy-Mota sur sa mise en scène de *Rhinocéros*

« Justement parce que j'étais débarrassé du contexte historique, j'ai pu lire Ionesco avec autant de curiosité que du Melquiott par exemple. Je l'avais en quelque sorte découvert il y a un peu plus de dix ans. Déjà j'avais été frappé par son invention d'écriture, en totale rupture avec les modèles de son époque, comme a pu l'être Pirandello. La rupture, c'est ce qui m'intéresse au premier chef.

« Quand je me suis replongé dans l'oeuvre d'Ionesco, je l'ai redécouvert comme si je ne le connaissais pas. Bizarrement, on continue de monter Beckett, et lui, presque plus, à l'exception de *La Cantatrice chauve* et *La Leçon* qui poursuivent leur inébranlable carrière. Pourtant il demeure un auteur gigantesque. Et *Rhinocéros* est une oeuvre essentielle. Elle dévoile quelque chose d'extrêmement fort : l'obsession de l'image, de sa propre image que l'on a de l'autre. Et cette tendance à l'uniformisation qui nous menace tous, qui existe en chacun, qui concerne chaque individu. C'est vrai, tout le monde finit par se ressembler, et jusqu'à dire les mêmes choses. Notre temps est celui du formatage, ce n'est pas seulement une histoire de société de consommation. « Le danger est aujourd'hui plus secret, insidieux, pernicieux, qu'au temps de la guerre froide. On a du mal à détecter là où il se terre. Comment y échapper, comment trouver en soi le lieu du débat, de la contradiction ? Que proposer d'autre, même au risque de se tromper ? Jour après jour la question se pose. « Ionesco joue avec le fantasme de destruction de notre monde bien organisé qui en un instant peut exploser. *Rhinocéros* se crispe autour d'une immense angoisse intérieure. Mais le plus étonnant, le plus passionnant, est la façon évidente dont cette angoisse se mêle aux glissades délirantes de l'écriture, à la loufoquerie d'Ionesco, à son génie du syllogisme, à la virtuosité des répétitions, des dérapages...

« Cet homme est un grand dramaturge. La construction de ses pièces offre de l'espace à l'invention, installe un climat d'étrangeté qui empêche de se laisser couler dans les habitudes. Et derrière la drôlerie, la folie, les égarements de l'absurde, existe une vraie tension, une vérité indéniable, dérangeante, quelque chose de profondément humain. »

Dossier de presse 2004

Quel est pour vous le point de départ de la fable de *Rhinocéros*?

L'histoire peut se résumer simplement: une ville dont tous les habitants se métamorphosent en rhinocéros. Tous sauf un, le dernier homme: Bérenger. Mais la simplicité apparente de cette fable masque une opacité diabolique. En grattant le vernis de ce monde tranquille et civilisé apparaît une humanité sourdement rongée par le catastrophisme: tous les animaux y ont été décimés par la peste, la chaleur y est accablante, les paysages désertiques, les nomades interdits de séjour... même les cirques y sont bannis depuis longtemps. Chacun semble ici dominé par la méfiance que lui inspire l'autre, et le surveille, l'épie. Cause ou conséquence de cette déshumanité, l'apparition des rhinocéros, vient réveiller ou libérer le monstre de chacun. Bien sûr, Ionesco parlait de la propagation et de l'adhésion aux totalitarismes —Nazisme comme Stalinisme— mais il pensait également l'homme capable de révéler sa monstruosité en d'autres circonstances, comme il l'évoquait dans son entretien avec Yves Bonnefoy: "j'ai l'impression de me trouver devant des gens d'une politesse extrême, dans un monde plus ou moins confortable et tout d'un coup quelque chose se défait, se déchire, et le caractère monstrueux des hommes apparaît. C'est cela, je crois, le point de départ de *Rhinocéros*". Un monde —le nôtre?— qui réunit les conditions favorables à l'implosion de l'individu, à la révélation du monstre qui est en lui. Chacun ici est étouffé par la surveillance des autres, obsédé par son image, terrifié à l'idée de ne pas correspondre aux critères en vigueur. Chacun sauf Bérenger, que joue Serge Maggiani. Cela d'ailleurs évoque la question très actuelle de la surveillance civile, des caméras qui s'installent un peu partout dans les villes, dont le Monde Diplomatique faisait cet été un article passionnant: la surveillance y était décrite par les autorités comme une "formalité inévitable", une mesure indolore, contre laquelle je ne peux me révolter puisqu'elle est pour mon bien, ma sécurité et mon confort,

La pièce, très architecturée, fonctionne beaucoup par paires, par duos de personnages, sans qu'on puisse appeler cela des couples, tant l'incommunicabilité entre les êtres y est fondamentale.

Dans la pièce, il est à la fois difficile aux personnages de vivre ensemble et terrible d'être seul: " la solitude me pèse, la société aussi" dit Bérenger dès la première partie. La vie en société mécanise les êtres, les conformise et d'une certaine façon révèle leurs pulsions animales, leur égocentrisme: personne ici ne se soucie de la dignité de l'autre. Si Jean corrige Bérenger et lui demande d'arrêter de boire, de mettre une

cravate, un costume élégant, ce n'est que pour mieux le dissoudre dans le monde, au mépris de son identité. A cette difficulté à être ensemble, se superpose l'impossibilité à être seul: un personnage seul est incomplet, d'où l'importance des doubles dans la pièce "Jean-Bérenger, Logicien-vieux monsieur, épicier-épicière... Mais comme les hérissons de Schopenhauer, les personnages de Rhinocéros se piquent lorsqu'ils s'approchent les uns des autres et meurent de froid quand ils s'en éloignent. Ils ont tous un grand besoin d'amour, sont en demande, et ce besoin d'amour mène à une forme de culpabilité: Bérenger se reproche de n'avoir pas été plus compréhensif avec Jean; Daisy quitte Bérenger parce que son amour n'est pas à la hauteur de son désir. Le seul couple de la pièce, porteur de tous les espoirs alors que par ailleurs la question du désir et de la sexualité est toujours comme recouverte d'une chape de plomb— échoue en quelques pages après avoir été attendu toute la pièce.

Bérenger avoue son amour mais semble incapable d'accorder son désir à celui de Daisy. Il rate l'occasion de l'héroïsme, refuse de désobéir, de sacrifier la consigne et l'interdit, et se retrouve seul, d'une solitude encore pire que la vie en société puisque absolue: il est le dernier homme.

Dossier de presse 2004

**Ionesco est peu monté par les metteurs en scène de votre génération, et peu depuis sa mort, en 1994. Qu'est-ce que vous a donné envie de l'aborder?**

J'avais besoin de trouver une pièce qui me questionne sur mon époque, mais qui ne soit pas nécessairement une pièce de société, écrite aujourd'hui, puisque par ailleurs je travaille avec Fabrice Melquiot. Et je me suis souvenu de cette pièce, que j'avais beaucoup aimée, adolescent, sans doute parce qu'elle pose la question de la transformation, très sensible à cet âge.

**Qu'y avez-vous redécouvert aujourd'hui?**

La pièce dessine un fantastique état de notre monde sensible. Elle pose d'abord la question de l'engagement en des termes très actuels, très iconoclastes pour les années 1960: comment se situer dans un monde de transformations accélérées? Les mots et les engagements semblent piégés, ce qui explique peut-être la difficulté qu'a ma génération à prendre des positions très marquées et très claires. C'est une chose très particulière et très perverse: quand on est dans la dénonciation, on est dans la répétition d'un discours qui a déjà été tenu, on est dans une forme de conformisme ... Ionesco aborde de manière très fine, avec cette fable, la question de la contamination du langage, le fait que beaucoup de mots aient perdu leur sens, ou que leur sens se soit retourné.

**La mutation, dans la pièce, est aussi simplement celle de l'homme à l'animal...**

C'est aussi ce qui résonne fortement avec toute une fantasmagorie contemporaine, en nos temps d'antiquité, d'épidémies de maladies étranges, de grippe aviaire et de vache folle. Et puis c'est la question de la bestialité de l'homme, de sa violence: *Rhinocéros* est une pièce extrêmement violente, mais c'est une violence masquée, parce que Ionesco joue sans cesse avec le langage, la répétition: une violence sourde, sournoise, qui ne dit pas son nom, qu'on ne reconnaît pas comme telle. Ionesco travaille comme Francis Bacon, qui nous a beaucoup inspirés : la cruauté apparaît sur les visages par l'effacement de certains traits.

**Cela peut paraître paradoxal, voire provocateur, d'aller chercher Ionesco, un auteur souvent considéré comme apolitique, voire réactionnaire, pour parler de l'engagement...**

D'abord, et pour l'avoir énormément lu, je ne pense pas que Ionesco soit réactionnaire. Son antisémitisme supposé est aussi une légende. Le malentendu est dû au contexte des années 1960: Ionesco avait pris position contre Brecht. Ionesco n'est pas du côté d'un engagement brechtien, mais justement, c'est ce qui lui permet d'aborder la contamination idéologique d'une autre manière, notamment en intégrant la part des forces obscures, inconscientes. La pièce pose la question de l'avenir de l'humanité. À la fin, Bérenger, l'homme ordinaire qui pourtant est le seul à résister à la contamination, dit : «*Je ne capitule pas.* » Mais il dit aussi: «*Je suis le dernier homme*» ...

**Et les rhinocéros, qui sont-ils?**

Au départ, Ionesco voulait les appeler les moutons féroces ... Ils sont devenus rhinocéros, un animal d'un autre âge, qui vient d'un autre monde. Archaïque. »

Propos recueillis par Fabienne Darge, *Le Monde*, 15 janvier 2006.